Hussein BAYYUD, *Die Stadt in der arabischen Poesie, bis 1258 n. Chr.* (« La ville dans la poésie arabe jusqu'en 1258 ap. J.-C. »). Berlin, Klaus Schwarz Verlag, 1988. (Islamkundliche Untersuchungen 127). 278 p.

L'objectif de cette thèse de doctorat (*Dissertation*) soutenue en 1987 devant l'université Justus-liebig de Giessen, est clair et simple : présenter ce que les poètes arabes ont dit de la Ville, quelle qu'elle soit; qu'ils l'évoquent incidemment ou, plus rarement, lui consacrent l'essentiel d'un poème, depuis la *Ǧāhiliyya*, jusqu'à la chute de Bagdad. Les résultats de cette investigation ont été classés selon le plan suivant :

I. Description de la ville : climat, nature (prairies, jardins, cours d'eau, sol et animaux), constructions (mosquées, monastères, palais, maisons et bains), cimetières et murailles, transports et habitants.

II. Lamentations sur les villes détruites (par les hommes ou la nature).

III-IV. Panégyrique et satire de la ville.

V. L'opposition entre vie bédouine et citadine.

VI-VII-VIII. Trois chapitres assez succincts sur l'usage de la comparaison et de la métaphore, la terminologie et l'hyperbole dans les poèmes cités.

L'intérêt de ce travail réside donc avant tout dans la documentation qu'il réunit. Les extraits poétiques sont cités en caractères arabes et suivis d'une traduction. Ils sont en général bien situés, soit dans le poème auquel ils appartiennent, soit dans leur contexte géographique ou historique. Des remarques pertinentes accompagnent souvent cette présentation; sur le ton humoristique ou mordant de certains poètes par exemple, sur la portée politique du panégyrique et de la satire, sur la poésie comme lieu de la mémoire collective dans le cas des villes dévastées par la guerre ou les catastrophes naturelles, sur la personnification de la ville, et bien d'autres points importants ou de détail. Malheureusement, aucune synthèse de ces données n'est proposée au lecteur, sur la représentation de l'espace habité, par exemple. Le poème d'al-Ma'mūnī (un descendant bagdadien du Calife al-Ma'mūn, m. 383/993), décrivant la maison d'un ami, aurait pu donner lieu à une analyse de la perception de l'espace intérieur et de son esthétisme, corroboré par le choix d'une rime en *ḥā'* donnant une remarquable impression de détente (p. 53). La manière dont le même poète évoque un *ḥammām* en suggérant les impressions de lumière, de chaleur et de vapeur aurait mérité tout autant d'être replacée dans un cadre plus général (p. 55). Quelques remarques sur l'abandon ou le maintien de thèmes d'origine bédouine, sur l'influence de tel poète sur tel autre ou sur l'impact de la littérature des *faḍā'il*, ne compensent pas l'absence d'une présentation à la fois plus chronologique et globale qui aurait mieux servi l'histoire de la littérature arabe. Enfin on ne peut que regretter le peu de références à la poésie de l'Occident musulman et l'absence totale de celle d'al-Andalus.

Somme toute, cette étude constitue, provisoirement, un utile recueil appelant à d'autres recherches.

Denis GRIL
(Université de Provence)

BCAI 7 (1991) Bayyud (H.): Die Stadt in der arabischen Poesie, bis 1258 n. Chr. («La ville dans la poésie arabe jusqu'en 1258 apr. J.-C.»), recensé par D. Gril
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

Lakhdar SOUAMI, *Jâhiz, Le cadi et la mouche. Anthologie du Livre des Animaux* (Extraits choisis, traduits de l'arabe et présentés par). Paris, La Bibliothèque arabe, Sindbad, 1988. 14 × 22,5 cm, 433 p.

Al-Ǧāḥiẓ est un grand écrivain. Il fascine par le volume considérable de son œuvre, même si tout ce qu'il a écrit ne nous est pas parvenu; par la diversité de ses intérêts reflétant le bouillonnement de ce IIIe-IVe siècle si fertile; par l'originalité de son esprit, raisonneur et drôle; par la richesse de sa langue et la recherche de son style. Et pourtant cet écrivain exceptionnel reste mal connu des non-arabisants. Aussi saura-t-on gré à M. Lakhdar Souami de le leur rendre un peu plus familier par cette traduction de larges extraits du *Kitāb al-Ḥayawān*. Il a eu raison de l'appeler, comme tout le monde, « le Livre des animaux » même si nous savons qu'il s'agit d'autre chose que d'une zoologie. C'est justement parce que cet ouvrage est déjà une anthologie due au plus brillant des polygraphes qu'il était bon d'y puiser des extraits représentatifs en vue de leur traduction. Cette anthologie... de l'anthologie, M. Souami l'a réalisée avec beaucoup de soin, judicieusement. On peut constater d'abord que la somme de pages qu'il présente convient à ce qu'on est en droit d'attendre : avec un peu moins de 300 pages de traduction française il nous donne une réduction au 1/10e des 3 000 pages et quelques de l'original arabe. Ensuite on appréciera d'y retrouver la quasi-totalité des passages dont les arabisants font leurs délices, à commencer par le célèbre affrontement entre « le cadi et la mouche » qui a inspiré le titre général et qu'on trouvera p. 309, sans oublier le magnifique « éloge du livre » qui va fournir une matière ici de tout un chapitre (35 p.). Pour nous convaincre que, à cet égard, le traducteur n'a rien omis d'essentiel, il nous suffit de nous reporter aux *Pages choisies de Ǧāḥiẓ* (dont 50 p. du *Ḥayawān*) publiées par Charles Pellat chez Maisonneuve en 1949 et aux trois petits volumes (150 p. en tout) consacrés en 1942 (2e éd.) par F.I. al-Bustānī à des morceaux choisis du *Ḥayawān* (*Rawā'i'*, n°s 18, 19, 20). Mais en outre L.S. a veillé à ne pas exclure de son choix des textes peut-être plus austères, moins gratifiants, mais illustrant certains aspects de l'univers ou de l'art de l'auteur sur lesquels il avait attiré notre attention dans sa « Présentation » — une trentaine de pages denses qui visent à une réactualisation de la pensée de Ǧāḥiẓ. Ainsi ne sera-t-on pas étonné de trouver un développement sur l'énigme de la traduction (comment peut-on être également à l'aise dans deux ou plusieurs langues?) à une époque où le calife al-Ma'mūn entreprend d'enrichir le patrimoine arabe et regarde du côté des Grecs. De la même façon, la relative fréquence de pages consacrées aux bizarreries de l'hybridation s'explique par le penchant particulier de l'auteur pour ce genre de questions : le mulet qui n'est ni âne ni cheval, le lycaon et le protèle qui se trouvent ressembler au chien et à l'hyène; comment classer la girafe, quand les Persans lui donnent un nom qui en ferait un hybride de chamelle, d'oryx et d'hyène? Hermaphrodites et castrats le passionnent. Sous l'intertitre « la sexualité » (4e partie), c'est essentiellement de cela qu'il est question. Rien de commun en somme avec les détails nettement plus érotiques de la *Mufāḫarat al-ǧawāri' wa-l-ġilmān*, ce qui prouve bien que Ǧāḥiẓ n'écrit pas toujours le même livre!

Comme L.S. n'hésite pas à donner de larges extraits, il permet au lecteur de suivre le développement d'une pensée d'autant plus attachante qu'elle procède par méandres, volte-face. En dehors des considérations sur le livre, déjà notées, on signalera l'intérêt du passage

BCAI 7 (1991) Bayyud (H.): Die Stadt in der arabischen Poesie, bis 1258 n. Chr. («La ville dans la poésie arabe jusqu'en 1258 apr. J.-C.»), recensé par D. Gril
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net